LE DERNIER PORTRAIT DE LI HUNG CHANG.

Un Dîner chez LI-HONG-CHANG.

Voici, ou à peu près, les souvenirs d'un officier de marine qui se trouvait à Canton, le 13 mars 1900.

Ils partirent du consulat à trois heures, dans des chaises. Ces chaise sont de grandes cages, avec de grandes fenêtres vitrées ou tendues de mousseline à tissu large. Toute la cage est couverte de drap bleu ou vert. Elle est portée vite et sans autre secousse qu'un petit balancement vertical assez moelleux, par quatre coolies, dont les vêtements de calicot blanc portent des bordures tricolores. Après une heure de course à travers un dédale de rues, les chaises arrivèrent devant un bâtiment dont l'entrée était modeste. Seuls, les mâts honorifiques qu'ils voyaient pointer au delà des murs annonçaient le yamen d'un des grands personnages de l'empire. Le seuil franchi, ils se trouvèrent dans une cour. Au fond de cette cour, ils virent une porte, et sur les vantaux de la porte, deux immenses guerriers peints. Ils étaient chez Li Hong Tchang, vice-roi du Cantou.

Le cortège se composait de quelques officiers et de quelques fonctionnaires. J'y relève seulement la présence de M. Pichon. Les circonstances commençaient à devenir très graves; notre ministre à Pékin avait voulu conférer verbalement avec M. Doumer; en passant par Canton il allait s'entendre avec le vice-roi. Après cinq minutes d'attente, les vantaux ornés de guerriers s'écartèrent, une décharge d'artillerie éclata et les chaises des Français pénétrèrent dans un vestibule dallé de marbre. Le médecin de Li et son interprète conduisirent le cortège jusqu'à une salle à manger vitrée et tendue d'assez vilaines cotonnades. Li-Hong-Chang attendait debout sur le seuil. C'est un très grand vieillard (il dépassait de la tête ceux qui l'entouraient), qui porte allègrement ses soixante-dix-sept ans, lesquels font soixante-dix-huit en style chinois. Il était vêtu d'une ample robe de fourrure et s'appuyait sur une canne fort simple. Le bouton seul indiquait sa haute dignité. Il serra la main des visiteurs d'un geste plus franc et plus ferme, où on reconnaissait l'homme du Nord. On s'assit autour d'une table chargée de thé et de champagne. La conversation dura vingt minutes et fut banale.

Le lendemain, sur un de ces bateaux-fleurs, maisons flottantes et grouillantes que les hauts fonctionnaires louent pour les visites solennelles, Li alla visiter à leur bord les marins français. Conversation aussi banale que la veille; mais les canons intéressent le vice-roi. Il fait demander par son interprète s'ils sont du Creusot, et ce mot "Creusot" qu'il prononce bien, résonne singulièrement au milieu du patois natal que parle ordinairement Li-Hong-Chang. Les Jaunes connaissaient sans doute tous les détails d'armement qu'on leur montra; mais polis et faux, ils eurent l'amabilité de s'étonner, de s'émerveiller, de s'extasier. Le soir, ce fut le tour des Français d'aller à terre: Li Hong Tchang les avait invités à dîner.

Il les reçut fort solennellement, dans un salon, où de grands autographes de l'impératrice, pendus au mur, annonçaient sa faveur. Au fond, un petit autel des ancêtres, sur un lit de bois dur sculpté, orné d'arbres rabougris. Le reste du salon est meublé à la française, dans le goût qui régnait à Paris il y a quinze ans. Le vice-roi offrit fort correctement le bras à Mme Pichon pour entrer dans la salle à manger, et la fit asseoir à sa droite.

M. Pichon s'assit en face de lui. La table était fort bien servie, à l'européenne. Tout le palais était éclairé à l'électricité. Dans une salle voisine, toutes sortes de subalternes et de domestiques se pressaient pour mieux voir et faisaient un affreux vacarme. On servit un potage aux nids d'hirondelles et un potage à la tortue, puis un poisson froid à la sauce mayonnaise, des ailerons de requin, mets assez semblable à du caoutchouc, des poitrines de poulet aux morilles, des œufs de pigeon frits à l'huile et pochés (mets exquis et fondant comme un bonbon), des côtelettes de mouton à la purée de pois, des champignons d'arbres que l'on nomme oreilles d'argent, du jambon aux fruits confits, un aspic de foie gras, des tripes de poisson, du canard rôti, du poulet rôti, des crevettes en salade, des gâteaux chinois assez agréables, des biscuits et des petits fours assez médiocres, de la crème au chocolat et de la gelée de fruits. Au total, dix-huit plats, énumérés sur un menu de papier rouge devant chaque convive. Deux fois, le porteur de pipe de Li lui présenta le tuyau long, d'où il tira deux bouffées. En dehors de ces dîners officiels, on dit que le régime du vice roi se compose seulement de lait. Entendez que quatre ou cinq nourrices sont attachées à son service....

On passa dans un salon où on but le thé et le café. Et tout à coup la conversation sérieuse, qui, jusqu'là, suivant, les scrupules de la politesse chinoise, avait été retardée, fut brusquement engagée. Elle était si sérieuse que les jeunes officiers français, craignant d'être de trop, feignaient de ne pas entendre et se renversaient dans leurs fauteuils en fumant d'un air dégagé. Mais les mandarins de la suite du vice-roi, entourant, au contraire, son fauteuil, suivaient passionnément l'échange des propos. Et, au surplus, c'était peut-être pour eux seuls, espions possibles de la cour, qui Li Hong Tchang parlait. La conversation n'aboutit d'ailleurs qu'à de vagues assurances..... On se sépara sur de bonnes paroles et les officiers, en rentrant à bord, apercevaient dans la nuit, comme une cité flottante, les bateaux de fleurs lumineux qui chantaient.

Three Oaks Farm,
PAROISSE ST BERNARD, LNE.
L. E. CENAS, Gérant.
Du Lait Pur livré à Domicile deux fois par jour.
On sollicite des ordres
1er sept—1m

Voulez-vous du Bon Café?
—ALLEZ CHEZ—
GOLDTHWAITE,
Coin Ste-Anne et Royale.
1er sept—1f

New Orleans Stencil Works.
FAURIE BRUGUIERE,
PROPRIÉTAIRE.
Manufacturiers d'Estampes en Caoutchouch, de Modèles, de Cachets et d'Insignes
Coin des rues Magnolia et Notchez, Nouvelle Orléans, Lne.
Rubens Timbres servant à Dater et à Effacer. Sceaux. Marques pour Clefs et Bagages, faits sur commande. Brosses et Alphabets de toutes grandeurs. Pointures servant à marquer. Ouvrage promptement fait. Prix modiques Satisfaction garantie. 1er sept—1f

Marque de Fabrique No 28,031. Enregistrée.
VIN ROUGE POMPIGNAC.
J. M. VERGNOLE,
315 & 317 RUE DECATUR,
NOUVELLE-ORLÉANS, Lne.
Agent Général pour BRUN & CHAIX.
Propriétaires de la Fabrique et Vignobles du Nouveau Médoc, OAKVILLE, Californie.
1er sept—1f

RESTAURANT LAMOTHE,
FRANK LAMOTHE, Propriétaire,
Restaurant et Salon d'Huîtres. Salle à Manger Elégante au Premier Etage.
PRIX MODIQUES
Pension au Jour, à la Semaine ou au Mois
No 137 rue St-Charles (Vieux No 23) Entre les rues Canal et Commune.
REDUCTION POUR LES ARTISTES. Nouvelle-Orléans, Lne.
1er sept—1f

WINFIELD GAUCHE & CIE,
—Maintenant établis au—
No 332 de la rue du Camp,
—Marchands de—
FAIENCE, PORCELAINE, VERRERIE ET LAMPES.
PRIX MODIQUES. PROMPTE LIVRAISON.
Les ordres reçus par la Poste seront remplis par eux personnellement.
1er sept—1f

J. T. GIBBONS,
—Marchand de—
Foin, de Grains, de Son, de Farine de Graine de Coton et de Son de Riz,
223, 227, 231 RUE POYDRAS,
Coin de la rue Sud Peters, Nouvelle-Orléans,
1er sept—1f

M. FEITEL,
834-836 Rue des Magasins.
Des matériaux de seconde main et de toute espèce, y sont achetés et vendus.
Vous pouvez à son établissement vous procurer une aiguille aussi bien qu'une ancre.
Si vous avez quelque chose à vendre, envoyez-lui une carte postale.
1er sept—1f

LEONARD KROWER,
Bijoutier en Gros et Manufacturier.
Agent vendeur du Sud pour toutes les Compagnies de Montres et de Pendules Américaines.
STRICTEMENT LA VENTE EN GROS.
122 RUE DE CHARTRES.
1er sept—1f

McCLOSKEY BROS.
412-414-416-418-420-422-424-426
RUE DES MAGASINS,
ET 427, 429, 441 RUE POYDRAS,
NOUVELLE-ORLEANS, Lne.
IMPORTATEURS DIRECTS DE CAFÉ,
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES
—ET NÉGOCIANTS EN—
Provisions, Sucre, Blés, Mélasse, Grains, Riz, Laiterie, Conserves, Etc.
1er sept—1f

KOHLMANN BROS.,
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES
A L'ANGLE DES RUES POYDRAS ET TCHOUPITOULAS
Volailles, Œufs, Peaux, Laine, Mousse, Etc.
De libérales avances sont faites sur les consignations.
Correspondance sollicitée.
1er sept—1f

REVUE DE L'ANNÉE COMMERCIALE —ET— FINANCIÈRE,

SEPTEMBRE

1899 ---------- 1900

Mouvement des Marchés à la Nouvelle-Orléans.

Coton, Sucre, Riz, etc.

L'année commerciale et financière qui vient de se clore a été remarquablement prospère, surtout au point de vue du commerce américain. Les statisques prouvent que les affaires ont été beaucoup plus considérables que les années précédentes. Les importations générales qui avaient été aux Etats-Unis, de $697,148,489, en 1899, se sont élevées, en 1900, à $849,714,329.

Quant aux exportations, elles se sont élevées de $1,227,023,302, à $1,394,479,214, en 1900—ce qui fait un total général de $1,924,171,791, pour 1899, et de $1,394 479,214, pour 1900.

Il est à remarquer que les progrès de notre commerce sont constants, depuis nombre d'années. Il n'y a pas longtemps, nous ne tenions que le 4e ou 5e rang dans le monde des affaires. Nous ne le cédons plus maintenant qu'à la Grande Bretagne, et tout nous indique que nous la battrons au prochain recensement.

Tout cela est dû au génie industrieux de ce peuple, à son énergie et, surtout à l'habileté avec laquelle il a su se plier aux besoins spéciaux de chaque contrée. Son apparition sur les marchés européens ne date guère que d'hier, et il s'y est conquis une place très considérable. Il y fait une concurrence formidable aux nations les plus industrielles du Vieux Monde.

Le besoin de charbon qui s'est fait récemment sentir partout, est venu doubler encore son influence sur les marchés européens.

Grâce aux immenses gisements de charbon du Sud, il est devenu pour les autres nations un grand fournisseur du combustible, comme il l'était déjà pour les matières alimentaires et les produits textiles. Ce n'est pas tout. Des événements inattendus sont venus le grandir à tous les yeux. Ce n'était, jusque là, qu'un grand industriel et qu'un grand trafiquant; il a prouvé récemment qu'il était aussi redoutable dans l'art de la guerre, qu'utile dans les arts de la paix.

La providence lui a donné une position privilégiée entre les deux grands océans. Il ne lui manque que quelques milles de chemins de fer à achever, pour unir les eaux de l'Atlantique à celles du Pacifique; enfin, à l'intérieur il s'est construit, à lui seul, presqu'autant de lignes ferrées que toutes les autres puissances de l'univers civilisé; de telle sorte que tous ses produits, qui sont aussi considérables que variés, il peut les transporter, partout, au Nord, au Sud, à l'Ouest, à l'Est, avec une rapidité et un bon marché désespérants pour les autres pays.

Le Sud n'est pas resté en arrière dans cette course sur la route du progrès et de la prospérité. Ses incomparables ressources l'y engageaient. La Nouvelle-Orléans, elle-même, malgré les nombreuses et puissantes rivalités qui cherchent à lui barrer le passage, a marché de l'avant. Il est même étonnant qu'elle ait pu résister victorieusement à toutes ces concurrences coalisées.

Il semble que le contrôle du commerce de l'Amérique Centrale, de l'Amérique du Sud, du Mexique et de l'Europe lui appartient de droit, et elle est appelée à l'exercer complètement.

Les produits domestiques exportés de la Nouvelle-Orléans, ont été, cette année, de $114,702,433, contre 86,562,763, l'an dernier—augmentation de $28,139,730; soit 93 pour cent. Ce chiffre n'a été dépassé qu'une seule fois dans le passé.

Quant aux importations, les résultats sont presqu'aussi avantageux. Le total a été de $17,498,000 contre $11,917,000 en 1899—augmentation de 47 pour cent.

De fait, la Nouvelle Orléans a vu dans les dix dernières années ses importations et ses exportations grossir de $21,958,800 à $132,200,927. Aucune autre ville du Sud ne peut se vanter d'un pareil progrès.

Cependant, aux Etats-Unis, la Nouvelle-Orléans ne vient qu'en 4e ligne pour le commerce des grains; elle est distancée par Baltimore, New York et Philadelphie; mais elle a doublé, l'an dernier, son trafic sur le maïs. Elle peut être distancée par d'autres villes, au point de vue de tel ou tel commerce particulier; mais, au total, ses affaires augmentent sans cesse, tandis que les autres perdent sans cesse du terrain. Elle ne peut se vanter d'avoir distancé Baltimore, Boston, New York, ni même Norfolk; mais elle fait, chaque année, des progrès, tandis que les autres ou reculent, ou restent dans le statu quo.

Elle a pu perdre, l'an dernier, dans les exportations de coton, la première place, qu'elle occupait auparavant; mais on peut affirmer qu'elle a pris sa belle et bonne part des progrès accomplis par les Etats-Unis et qu'elle a profité largement de la prospérité générale.

Quant aux sécurités locales, aux bons de levées, aux actions de chemins de fer de rues, tout cela jouit de la confiance publique et se place à des conditions très avantageuses.

Nous n'en sommes pas encore arrivés à la construction, à la mise en opération de nombreuses fabriques, comme il devrait tout s'en élever sur nos levées; mais l'idée fait de rapides progrès dans les esprits, et nous espérons bientôt la voir se réaliser.

En terminant cette revue, nous nous faisons un devoir de remercier les excellents et intelligents marchands et hommes d'affaires dont la complaisance et les judicieux avis nous ont permis de mener à bien notre œuvre: MM. A. Baldwin, Paul Gelpi, J. Kohn, A. G. Tebo, J. N. Bawig, Wesley Lawrence, Louis Legarde, les Frères McCloskey, les Frères Martinez, C. E. Duchamp, J. B. Sinnott et H. Trémoulet.

FINANCES.

Au point de vue financier, l'année qui vient de s'écouler, a été heureuse pour la Nouvelle-Orléans. Il y a eu de grandes spéculations sur le coton, de très nombreuses spéculations sur le marché aux actions; il s'est fait de bonnes affaires dans l'industrie sucrière et dans le commerce du riz.

Nos banques sont dans un excellent état et les statistiques prouvent que non seulement elles sont solvables, solides, mais qu'elles ont de sérieux bénéfices, bien que l'argent soit très bas.

La hausse qui s'est produite dans la valeur de toutes nos sécurités locales, notamment dans celles des bons d'Etat et de ville, a produit de nouvelles ressources à nos institutions financières qui ont pu faire de fructueux placements de ces valeurs.

Toutes ces améliorations proviennent, d'abord, de ce que nos affaires financières se font sur des bases solides, puis et surtout, du souvenir de la Nouvelle-Orléans et de la plus grande confiance qui en découle devant elle une superbe perspective. Assurément, l'amélioration que nous constatons avec joie dans nos affaires commerciales est en grande partie de la prospérité générale du pays; mais la Nouvelle-Orléans des ressources spéciales qui lui permettent de profiter plus facilement de l'avant et, constituant aiguillon pour les hommes et les hommes d'affaires.

Nos finances locales sont tout ce qui le plus satisfaisant; la preuve, c'est que nos institutions financières font leurs prêts avec confiance, et avec une [illegible] rare.

Elles avancent leur argent sans hésitation, et aucun producteur, aucun planteur n'éprouve d'embarras pour se procurer l'argent dont il a besoin pous ramassaar et expédier ses produits.

En fait, d'année en année l'argent devient de plus en plus abondant et le taux des emprunts baisse constamment. En ce qui concerne la récolte de cette année, la perspective est [illegible] surtout dans la région [illegible] la Nouvelle-Orléans.

La récolte de sucre a été [illegible] coup; elle sera indéfiniment considérable.

On s'attend aussi à une récolte de riz. Quant à [illegible] elle sera modérée, [illegible] quoi qu'en puissent dire les [illegible]siers et les baissiers de [illegible]

DETTE DE L'ETAT DE LOUISIANE

Bons et dette flottante.

Suivant le rapport de M. Frazee, voici la situation au le 1er avril 1900:

Total des bons [illegible] 800 00.

Total des bons [illegible] $101,700.

Total de la dette [illegible] 800 00.

Total de la dette [illegible] 034,802,76.

SUITE [illegible]

NOUVEL HOTEL ST-CHARLES,
A L'ÉPREUVE DU FEU.
Un Hôtel Moderne de Première Classe, tenu sur les Plans Américain et Européen, à des Prix Modérés.
Sur demande, l'on peut s'entendre pour Réceptions, Mariages, Banquets ou Soupers.
Bains Turcs, Russes, Romains et Simples, ouverts jour et nuit. Employés expérimentés.
A. R. BLAKELY & CO., LTD,
PROPRIÉTAIRES.